QUELQUES PROPOSITIONS

SUR

L'HYGIÈNE

EN GÉNÉRAL;

Présentées et soutenues à l'École de Médecine de Montpellier, le juillet 1807.

Par MATHIEU ANDRÉ, de Marseille,

(Département des Bouches du Rhône).

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

> C'est un plus grand service de soutenir quelqu'un qui est dans le cas de faire une chûte, que de relever celui qui est tombé.
>
> SENEQUE.

A MONTPELLIER.

1807.

MM. LES PROFESSEURS.

Directeur de l'École. . .	*Méd. légale, histoire de la Médecine.*
P. M. Auguste BROUSSONET, Directeur du Jardin.	*Botanique.*
C. Louis DUMAS.	*Anatomie, Physiologie; Méd. Clin. pour les maladies réputées incurables.*
G. Joseph VIRENQUE.	*Chimie, Pharmacie.*
Pierre LAFABRIE. . . . . J. L. Victor BROUSSONET.	*Clinique interne.*
Jean POUTINGON. . . . . André MÉJAN.	*Clinique externe.*
J. B. Timothée BAUMES.	*Nosologie, Patholog.*
J. Nicolas BERTHE.	*Thérapeutique, Matière Médicale.*
J. M. Joachim VIGAROUS.	*Instituts de Médecine, Hygiène.*
A. Louis MONTABRÉ.	*Chirurgie, Méd. opér.*

MM. LES PROFESSEURS-HONORAIRES.

Antoine GOUAN. . . . . *Ex-Professeur de Botanique.*
J. Antoine CHAPTAL. . . *Ex-Professeur de Chimie.*

A MONSIEUR

JACQUES-JOSEPH THULIS,

DIRECTEUR de l'Observatoire Impérial de Marseille, Correspondant de l'Institut, Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille et de la Société de Médecine de Marseille, Associé de celle d'émulation du département du Var, de l'Athénée de Vaucluse et de l'Académie de Göttingen ;

Comme un témoignage d'amitié et de considération.

ANDRÉ.

QUELQUES PROPOSITIONS

SUR

L'HYGIÈNE EN GÉNÉRAL.

L'Hygiène est cette partie de la médecine, dont le but est la conservation de la santé. Elle suppose la connaissance de l'homme et des moyens qui l'influencent en bien et en mal.

Dans l'univers, tous les êtres sont liés à tout ce qui les entoure. l'ordre universel, qui en résulte et qui forme un enchaînement parfait, conduit à des considérations très-étendues sur l'homme; lequel examiné collectivement ou individuellement sert à établir les deux divisions d'Hygiène publique et d'Hygiène privée.

Nous allons présenter, sous forme de propositions, quelques considérations générales sur cette branche intéressante de la médecine. Mais ce sujet, pour être bien traité, exigerait une plume savante, de grandes connaissances et un tems plus long que celui que nous avons pu y consacrer; aussi nous sollicitons pour notre travail l'indulgence des Professeurs de cette célèbre École, à laquelle nous avons l'honneur de le présenter.

I.

1. *Sujet de l'Hygiène.*

L'homme a la propriété de supporter les températures extrêmes, de pouvoir vivre dans diverses régions du globe; dans les plus hautes élévations, comme dans les plus grandes profondeurs; dans les fours échauffés, comme dans les glaces. La température de son corps ne change presque pas, et se maintient, dans toutes ces situations, au 29e. degré environ (1).

II.

Les Européens se distinguent par la sensibilité et la mobilité. Des prodiges de leur intelligence, de leur imagination, de la combinaison des conditions physiques et morales, résulte un genre de maladies nerveuses, toujours en proportion avec la civilisation, plus communes aujourd'hui que chez les anciens, dans les villes que dans les campagnes.

---

(1) En Sibérie, le froid est quelquefois de 60 degrés au dessous de zéro. A ce degré le mercure se coagule et ne diminue plus de volume. Duhamel a démontré qu'on peut vivre dans une étuve au degré de l'eau bouillante. Le célèbre Boërhaave pensait qu'un animal ne pouvait vivre dans une température au dessous de la sienne. Il cite l'expérience d'un chien, d'un oiseau, etc. qui moururent abandonnés dans une étuve de raffinerie. Mais du tems de Boërhaave on connaissait encore mal les différences qui distinguent les gaz élastiques non respirables, de l'air pur et de l'air athmosphérique.

III.

2. *Matière de l'Hygiène.*

(§. 1°. *Circumfusa.*) L'air est ce fluide élastique, invisible par sa transparence, qui nous environne et dans lequel nous vivons. Il est nécessaire à la conservation de la vie. Ses effets sont généralement les mêmes sur tous les animaux.

IV.

Une multitude de substances, répandues et dissoutes dans l'air athmosphérique, n'altère point les signes apparens de sa vitalité. Des émanations odorantes, des substances subtiles qui n'affectent même aucun de nos sens, telles que les différens miasmes contagieux, sont unis à l'air, le rendent délétère et funeste dans une multitude de circonstances, sans qu'il soit moins propre à la respiration et à la combustion et sans qu'aucun des eudiomètres connus en puisse décéler l'existence.

V.

C'est moins l'eudiométrie que le mauvais état de nos fonctions qui nous avertit de l'influence nuisible de certaines émanations. Les principales sont les émanations animales putrides très-nuisibles, quoique répandues en quantité inappréciable aux instrumens: on a cherché les

moyens de détruire, chimiquement dans l'air, ces émanations dangereuses (2).

VI.

Le corps humain placé dans l'athmosphère y éprouve d'abord les mêmes conditions que les corps inorganiques; mais ces puissances purement physiques, qu'il partage avec les corps inorganiques, sont celles qui doivent tenir le dernier rang dans les effets qui l'influencent.

VII.

L'homme a des facultés particulières, dépendantes de la structure des organes sensitifs et locomoteurs, qui le séparent des autres corps de la nature. Le concours de l'organe musculaire et de l'organe nerveux est sujet à recevoir de l'athmosphère des stimulans qui n'ont rien de particulier avec les phénomènes chimiques et physiques. Ces derniers sont entièrement modifiés par la puissance organique.

---

(2) Le procédé le plus généralement employé pour désinfecter l'air et pour arrêter les progrès de la contagion est celui que M. Guitton de Morveau a indiqué le premier en 1774. Smith, après lui, a employé un autre procédé, que les Anglais ont beaucoup exalté. Mais on doit donner la préférence à celui du chimiste français. Lorsque la science était moins avancée, on employait les fumigations, les parfums, moyens inutiles et quelquefois dangereux, que l'on pratique encore de nos jours, dans un hôpital d'une de nos grandes villes.

VIII.

L'air en contact avec les organes pulmonaire et cutané de l'homme vivant, se charge plus ou moins, suivant les circonstances, d'une certaine quantité d'acide carbonique. Partout où l'air vital se combine de manière à former de cet acide dans l'économie, il y a production de calorique.

IX.

Nulle qualité constante dans l'athmosphère n'est nuisible par elle-même, à moins qu'elle ne soit excessive et délétère. Ainsi le corps et la constitution des hommes se font aux choses qui les environnent constamment et qui sont toujours les mêmes.

X.

La sécheresse et l'humidité de l'air sont une des principales propriétés qui influent sur l'état des corps. Plus l'air est chargé d'humidité, moins il peut dissoudre d'eau et moins la dissolution des émanations de la peau est parfaite. Sous ce rapport, le corps humain nous présente de l'analogie avec les corps hygrométriques (3).

---

(3) Le meilleur hygromètre est encore celui d'où l'on est parti. C'est celui de Leroy de Montpellier.

XI.

La chaleur seule ne dispose pas par elle-même, dans les corps organisés et vivans, les humeurs à la putréfaction. Les maladies, qui attaquent les colons ou les voyageurs, sont évidemment dues, non à la température de l'air, mais aux émanations des lieux marécageux et aux vapeurs humides qui se condensent le soir et dans la nuit.

XII.

Le froid humide augmente les urines, occasionne un reflux vers les voies intestinales, produit, plus qu'aucun autre température, les douleurs des articles, les affections rhumatismales, les inflammations catarrhales et les fluxions sur les poumons et sur la membrane pituitaire.

XIII.

Un air trop sec, tel que celui que l'on respire dans des endroits fortement échauffés par des poëles, dessèche les poumons, irrite l'organe cutané et peut occasionner des maladies inflammatoires.

XIV.

Dans les hôpitaux, les prisons, la cale des vaisseaux et en général dans tous les lieux où les hommes sont rassemblés en trop grande quantité, l'air acquiert une fétidité, suivie d'une action plus ou moins dangereuse sur l'économie animale.

XV.

La disposition de l'air, dans les hôpitaux, influe d'une manière insensible sur toutes les maladies aigües et chroniques. Les femmes en couches y sont plus exposées à ce qu'on appelle fiévre puerpérale. Les plaies de têtes ne se guérissent que très-difficilement. Les fièvres dites putrides y sont graves ; enfin on y voit naître ces fièvres, caractérisées par le désordre des fonctions nerveuses, et auxquelles on donne le nom de fièvres malignes d'hôpital.

XVI.

La rigueur d'une saison froide est moins à craindre pour les malades exposés à son impression, qu'un air chaud et humide, chargé des exhalaisons d'un grand nombre de corps, et des miasmes développés par l'effet des maladies dans les hôpitaux.

XVII.

Les causes des maladies des hommes sont presque toutes dans les vicissitudes et les changemens ; soit que ces vicissitudes soient dans l'athmosphère, soit qu'elles aient lieu dans le nombre de choses dont l'homme fait usage et qui servent à sa vie, à sa nourriture ou à ses plaisirs (4).

---

(4) Hippocrate a dit : » Ce sont principalement les changemens de » tems qui engendrent les maladies ».

XVIII.

Les infirmités, en affaiblissant l'homme, en donnant à ses organes moins de vigueur, en diminuant l'égalité de la chaleur vitale et de sa distribution à la circonférence du corps, exigent qu'on le mette davantage à l'abri des impressions qui peuvent lui nuire, et surtout du froid humide.

XIX.

L'enfant nouveau-né, à peine couvert d'une épiderme, sortant de l'eau d'une température de 28 à 30 degrés, est tout nerveux, il a besoin d'être préservé du froid, d'être confié au sein de sa mère, et il a d'autant plus besoin de la chaleur de ce sein, dans lequel il doit trouver sa nourriture, qu'il est plus faible et plus délicat.

XX.

Les personnes d'un tempérament sec, irritable, dont la poitrine est disposée à la pulmonie, à la phlogose lente, éprouvent de mauvais effets de l'air vif, des lieux élevés; elles se trouvent bien d'un air un peu humide et tranquille. Au contraire, l'air humide des lieux bas, du voisinage des rivières, des étangs, est préjudiciable aux personnes d'un tempérament lymphatique, et attaquées de maladies séreuses, etc.

XXI.

On doit mettre beaucoup de prudence et de soin dans le choix des habitations. Les hommes, qui habitent les montagnes, les collines éloignées des eaux en stagnation, des étangs, des marais, sont ordinairement bien portans, vigoureux et de belle stature; ceux des pays bas, humides, marécageux, présentent un tableau contraire.

XXII.

Les habitations humides sont très-dangereuses. On y élève difficilement les enfans : ils y sont sujets aux obstructions des viscères de l'abdomen, aux écrouelles. Les filles y sont attaquées de pâles-couleurs. Les femmes plus sujètes à avorter, et après leurs couches plus exposées à des accidens souvent funestes.

XXIII.

Il est dangereux d'occuper une maison nouvellement bâtie. On doit attendre que les murs soient bien secs (5); autrement on est exposé à des douleurs rhumatismales, à des maladies de poitrine, au scorbut, à la goutte, à des fièvres intermittentes, etc.

---

(5) Les Romains avaient déterminé 3 années avant d'occuper une maison neuve.

XXIV.

(§. 2. *Applicata*). Le bain, en général, est l'immersion totale ou partielle du corps dans un fluide quelconque. Il agit différemment sur l'économie animale, suivant la nature du fluide, sa température, les pratiques accessoires affectées à l'usage des bains et la susceptibilité de l'individu (6).

XXV.

Les bains sont utiles à l'homme dès les premiers momens de son existence. Ceux d'eau tiède conviennent généralement et doivent être employés dans un grand nombre de maladies. Les bains froids sont bons dans la plupart des maladies nerveuses, pour les enfans rachitiques, etc. Ils conviennent peu aux vieillards.

XXVI.

(§. 3. *Ingesta*). L'aliment est un, l'espèce est plusieurs, a dit Hippocrate. Pour trouver la matière qui nourrit, il faut chercher la matière qui est réparée. Il y a dans le dernier degré d'alimentation autant de parties nutritives, qu'il y en a dans chaque organe, quand même on aurait une unité d'aliment primitive.

---

(6) L'usage des bains a été fort négligé dans ces derniers siècles. Mais depuis quelques années ils sont devenus tellement à la mode, que nous ne désespérons pas qu'avant peu, ils n'aient chez les modernes, la même vogue qu'ils ont eu chez les anciens.

XXVII.

Les conditions essentielles, qui rendent les substances plus ou moins nutritives, sont les combinaisons avec d'autres corps, la dissolubilité et la fermentescibilité : plus les matières sont altérables, plus elles sont nourrissantes. Portées dans l'estomac, aux poumons et sous la peau, elles sont soumises à l'action de l'eau et de l'air, les deux plus puissans agens des mouvemens chimiques de la nature et finissent par donner de la gélatine, de l'abbamine, de la fibrine, etc. par une puissance dont le secret appartient à la nature.

XXVIII.

Dans le choix des alimens, on doit toujours préférer ce qui est le plus conforme au tempérament et à l'usage ordinaire, qui n'a pas été essentiellement nuisible. Il est également important d'établir une proportion raisonnable entre la quantité des alimens que l'on prend, et celle des mouvemens, de l'exercice du corps, que l'on est en état de faire.

XXIX.

Pour soutenir, pour réparer, pour augmenter, il faut des corps qui soient de même nature que le nôtre; autrement la substance changerait tous les jours. La matière de l'aliment est évidemment différente de celle qui constitue notre corps. Il faut que cette matière perde sa forme primitive et se change en notre propre substance.

XXX.

La différence qui existe entre la substance de nos alimens et celle de nos organes, consiste uniquement dans un ordre de combinaison ou de proportion qui manque à nos alimens, et qu'ils prennent au dedans de nous, en s'assimilant aux différentes parties de notre corps.

F I N.